

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'enfant prodigue

Yvon Rivard

Volume 22, Number 1 (127), January–February 1980

Littérature : sept instructions

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29835ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rivard, Y. (1980). L'enfant prodigue. *Liberté*, 22(1), 35–37.

L'enfant prodigue

YVON RIVARD

Il s'aperçut alors de cette chose étrange que la vie ne lui suffisait plus. Il avait bien des amis, une maison, des objets, des lieux prêts à satisfaire ses moindres désirs, mais c'était justement cette fidèle et monotone sollicitude qui lui semblait suspecte. Où qu'il aille et quoi qu'il fasse, il se heurtait à cette évidence qu'il était victime d'un généreux complot qui l'assujettissait à une vie dont il croyait naïvement disposer. Il se sentait un peu comme quelqu'un qui se découvre prisonnier de ses hôtes.

Il songea à l'air et au sang qui circulaient dans sa chair, promena son regard autour de lui, palpa quelques objets... Non, cela ne pouvait durer ! Etre ainsi aimé était intolérable qui le condamnait à recevoir, à mendier l'ombre et la lumière dont ses yeux et ses mains semblaient issus. Il voulait plus, il voulait moins. Moins de certitudes (le temps : promesse tenue ; l'espace : étreinte indissoluble), plus de liberté (enfouir le soleil au plus profond de la terre, rompre le pacte des racines). Un matin, en se rasant, il comprit qu'il ne pourrait jamais ne pas se ressembler. Cette pensée fut la première féture (« La vie est parfaite, mais cette perfection m'exclut. ») dont il profita pour se dérober à l'emprise du miroir au risque de ne pas survivre à la chute sonore du verre éclaté.

Il survécut et commença à se chercher désespérément un nouveau visage dans le miroitement des mots, fragments d'une matière désormais dure et opaque, au fond, inhospitalière qu'il s'efforçait de convertir en femmes ou en rivières. *L'imaginaire est une image perdue*. L'enfant prodigue caresse des peaux satinées, boit à des coupes d'argent, se livre à des festins dont la perfection n'a d'égale que la fragilité. Bref, il se nourrit de métaphores que piétinent ses compagnons affairés autour de l'auge, et regrette peut-être cette maison, ces amis...

Non ! L'heure du retour n'était pas venue. Si la liberté avait un goût si amer, c'est qu'il en avait fait un mauvais usage. A quoi bon recréer ce qu'il avait quitté ? Fini le jeu décevant des reflets morcelés, des correspondances inédites ! Il décida de ne plus rien inventer (terrain sur lequel il serait toujours perdant malgré quelques réussites fulgurantes) et de vivre seul, absolument, en dehors de tout paradis, naturel ou artificiel, au risque de ne pas survivre au silence des mots.

Il survécut, car se taire, mourir n'est pas facile ! Il s'efforça donc de tarir les mots (dont le murmure, il s'en rendait bien compte maintenant, était aussi contraignant que celui de la vie) comme on s'ouvre les veines dans l'espoir de s'enfanter soi-même, de broyer les débris du miroir jusqu'à ce qu'ils ne réfléchissent plus rien, pure cendre offerte à toutes les résurrections, le mot. *L'imaginaire est l'absence de toute image*.

C'est ainsi qu'il chemina quelques années dans ce désert aux prises avec le double désir contradictoire d'être et de ne pas être, rêvant tantôt d'une immortalité antérieure à la vie (« Comment faire en sorte que je n'aie jamais existé ? ») tantôt d'une vie irrévocable (« Comment faire en sorte que la mort soit impossible, inutile ? »). D'où ses récits qui ne racontaient rien d'autre que l'immobilité du voyageur au sein de sa propre pensée. L'exploration des possibles et l'interrogation de l'impossible n'ayant pu répondre à son désir initial d'une vie ou d'une mort issues de lui-même, il décida de ne s'attacher ni aux débris ni à la cendre du miroir au risque de ne pas survivre à l'élargissement de son regard.

Il vit alors cette chose étrange : des amis, une maison, des objets, des lieux semblables à ceux qu'il avait quittés.

Qu'y avait-il de changé ? Rien, sinon qu'on ne semblait même pas se préoccuper de son retour, qu'on ne se pressait plus autour de lui comme avant. Mais curieusement cette sorte d'indépendance des êtres et des choses les lui rendait encore plus proches . . . Et il comprit qu'il avait été un tyran aveugle dont l'ombre, telle une couche de tain, ruinait la profondeur cristalline de la vie. *L'imaginaire est une image sans image.*

*

Words, words, words

Tout ce qui précède. En ce qu'ils résument (un passé et un futur encore récents), qu'ils réfléchissent encore (et mal : l'allégorie comme velléité de silence), qu'ils me dérobent à l'instant, cet oeil purifié qui ne résume ni ne réfléchit ce qu'il engendre et consume sans ciller.